

GRÉGOIRE GUÉRARD (ACTIF EN CHAMPAGNE ET EN BOURGOGNE ENTRE 1512 ET 1538), LA DÉPLORATION DU CHRIST

Saint-Quentin (Aisne), basilique Saint-Quentin

Bois

H. 1,27 ; L. 1,45 m

Historique : collection Duval-Foulc, Paris, jusqu'en 1920 ; donné à la basilique, 1920 ; classé au titre des monuments historiques, 1975.

Le panneau, qui semble avoir en partie conservé son cadre sculpté d'origine, a été donné à la basilique de Saint-Quentin en 1920 par Émile Duval-Foulc (1855-1928) qui fut conservateur du musée Fol à Genève de 1882 à 1893 avant de s'établir à Paris. Ce dernier le considérait comme l'œuvre d'un peintre flamand anonyme de la fin du xvi^e siècle. On ne sait où il l'avait acquis, mais on peut imaginer qu'il provenait du sud de la Bourgogne, si proche de la Suisse, et où est attestée l'activité de Grégoire Guérard, peintre d'origine hollandaise réputé parent d'Érasme de Rotterdam, à qui il peut désormais être rendu. On ignore s'il constituait un retable à lui seul ou plutôt la partie centrale d'un triptyque doté de volets, du type de celui de l'hôtel-Dieu de Châtillon-sur-Chalaronne, daté de 1527, dont il se rapproche par son italianisme et pour certaines de ses figures, telles que sainte Marie Madeleine, solennellement debout de profil auprès du Christ mort, ici sur la gauche de la composition. Il pourrait cependant se situer plus tardivement encore dans la carrière de l'artiste, car c'est avec les œuvres conçues par Guérard au début des années 1530 pour des commanditaires troyens qu'il présente le plus de parentés : la clarté de la palette très pimpante, la majesté et le statisme des figures, le ton antiquisant et ruiniste du paysage aux architectures géométriques et à l'horizon céruleen caractérisent une sorte d'aboutissement classicisant, très teinté d'italianisme, chez cet artiste dont les compositions de jeunesse, nettement plus agitées, denses et expressives, témoignent d'un maniérisme plus crispé



influencé par Dürer. La figure majestueuse de la Madeleine est en effet identique à celle de sainte Barbe dans le compartiment daté de 1538 et inséré dans le vitrail de la Passion dans l'église Saint-Pantaléon de Troyes, qui constitue, dans l'état actuel de la recherche, la dernière œuvre connue de Grégoire Guérard, grand peintre d'origine hollandaise dont l'activité en Bourgogne dans la première moitié du xvi^e siècle a été récemment redécouverte.

Cécile Scaillièrez

F. Elsig, « II. La Seine, la Saône et le Rhône », dans *Peindre en France à la Renaissance. I. Les Courants stylistiques au temps de Louis XII et de François I^{er}*, Milan, 2011, p. 91.

F. Elsig, *François I^{er} et l'art des Pays-Bas*, cat. exp., Paris, musée du Louvre, 2017-2028, n° 137, p. 172.

FRANÇOIS LEMOINE, SAINT JEAN-BAPTISTE PRÊCHANT DANS LE DÉSERT (1726)

Paris, église Saint-Eustache (inv. COA-EUS69/950)

Huile sur toile

H. 1,81 ; L. 1,25 (sans cadre)

Historique : classé au titre des monuments historiques, 1905. Expositions : Paris, chapelle de la Sorbonne, 1956, n° 26 ; Paris, hôtel de Sens, 1972, n° 8 ; Paris, Petit Palais, musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris, 2017, n° 7.



© Claire Pignol / COARC / Ville de Paris

Les circonstances de la commande de ce tableau sont bien connues : en 1726, la famille de Morville, qui compte plusieurs membres prénommés Jean-Baptiste, décide d'orner sa chapelle privée, sise à Saint-Eustache, d'une toile représentant le saint éponyme auquel elle sera consacrée deux ans plus tard¹. La famille fait appel au peintre François Lemoine, déjà auteur de plusieurs grandes commandes religieuses : en 1719, il a exécuté un May pour Saint-Germain-des-Prés², puis, gagnant en assurance, il s'est lancé dès 1723 dans l'aventure de la peinture monumentale à l'église du noviciat des Jacobins, actuelle église Saint-Thomas-d'Aquin³. Il réalise donc cette œuvre en pleine montée en gloire avec, consécration ultime, sa nomination comme meilleur peintre d'histoire par l'Administration royale en 1727 : le roi lui ouvre les portes de Versailles⁴.

En 1725, il a réalisé un premier saint Jean-Baptiste pour la cathédrale de Nantes, aux coloris chauds et sourds, à la pose plus conventionnelle. L'artiste reprend l'iconographie traditionnelle – le saint est assis sur un rocher dans le désert, vêtu de sa peau de bête, un agneau à ses pieds – et s'inspire d'illustres prédécesseurs, Léonard de Vinci ou encore Guido Reni. Lemoine fait preuve d'audace

et d'innovation à Saint-Eustache : l'approche est sensuelle – bouche entrouverte, pose plus suggestive –, la palette s'éclaircit, annonçant l'art de ses élèves, François Boucher et Charles-Joseph Natoire.

Les tribulations du tableau, de la Révolution à son retour, en 1812, à l'église Saint-Eustache, sont bien documentées⁵. Son état nécessite déjà des interventions : « À rentoiler, netoyer et vernir » signale le directeur des Cultes⁶. Le rentoilage, essentiel mais délicat à mettre en œuvre, n'est pas réalisé avant 1950⁷. L'œuvre est de nouveau restaurée en 1972 pour son exposition à l'hôtel de Sens avec, une fois encore, des interventions importantes sur le support⁸ qui ont bien tenu dans le temps.

La dernière étape de cette histoire se déroule en 2015-2016 : l'œuvre sera exposée au musée du Petit Palais⁹. La Sauvegarde de l'Art français mécène la restauration : les opérations précédentes sur le support (toile et châssis) ayant été bien menées, les restaurateurs se sont concentrés essentiellement sur la couche picturale (dépoussiérage et dégrassage, traitement de petites déformations, de lacunes) redonnant tout son éclat à cette œuvre insigne.

Pauline Madinier-Duée

Notes

1. *Baroque des lumières*, p. 64.
2. *La Conversion de Sergius par Saint Paul*.
3. La *Transfiguration* représentée sur la voûte du chœur des moines (actuelle chapelle Saint-Louis), réalisée à l'huile sur enduit de plâtre
4. X. Salmon, *François Lemoine à Versailles*.
5. *Baroque des Lumières*, p. 64.
6. Arch. nat., Arch. des musées nationaux, sous-série P11, 201447090/94
7. Support traité par l'atelier Malessot, couche picturale par M^{lle} Bocquillon (Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, documentation des objets mobiliers, boîte Saint-Eustache).
8. Médiathèque de l'architecture et du patrimoine, documentation des objets mobiliers, boîte Saint-Eustache ; *Œuvres d'art des églises parisiennes, restaurations récentes, 1967-1972*, p. 9
9. *Le Baroque des Lumières, chefs-d'œuvre des églises parisiennes au XVIII^e siècle*, Paris, 2017.

EUGÈNE DELACROIX, LE CHRIST AU JARDIN DES OLIVIERS (1827)

Paris, Église Saint-Paul-Saint-Louis

Huile sur toile

H. 294 ; L. 362 cm

Historique : classé monument historique le 13 octobre 1908.

Après s'être fait remarquer aux Salons de 1822 et 1824 par le caractère novateur qu'il confère à ces sujets et à ses compositions, Delacroix aborde la réalisation du *Christ au jardin des Oliviers* dans le même état d'esprit. Il laisse cette fois son audace créative s'épanouir dans le cadre d'une commande publique à caractère religieux, passée en 1824 par le comte de Chabrol, préfet de la Seine. Il traite le sujet du Christ priant avant son arrestation à travers les sources existantes (Mt 26, 30-46 ; Mc 14, 32-42 ; Lc 22, 39-46) : après la Cène, Jésus se rend au mont des Oliviers en compagnie de ses disciples et demande à Pierre, Jacques et Jean de l'accompagner et de veiller avec lui. Alors qu'il prie, ces derniers s'endorment, le laissant seul en proie à l'angoisse de la souffrance et de la mort à venir. C'est ce moment de prière intense et de solitude extrême, de foi et de doute, que retient le jeune artiste athée. Même s'il introduit l'aspect narratif par la représentation dans la partie gauche des apôtres endormis et des soldats qui arrivent pour arrêter Jésus, l'attention du spectateur est directement attirée par la partie centrale ; il ne peut qu'être profondément touché par l'expression du corps et du visage du Christ et par cette trinité d'anges explorés – absente des textes – dont il repousse le secours d'un geste à la fois las, faible et ferme. Son corps n'est déjà que souffrance, son bras droit ploie, son visage baissé, nimbé de lumière, n'est qu'intériorité. Tout autour, le sommeil profond des apôtres et la nature luxuriante révèlent l'indifférence du monde terrestre au combat divin qui se noue pour la rédemption de l'Homme. Cette liberté que prend le peintre n'est pas dénuée d'une profondeur qui nous étonne et d'une complexité qui donne à réfléchir.



Delacroix expose le tableau au Salon de 1827 avec quatorze autres dont la scandaleuse *Mort de Sardanapale* (musée du Louvre). Le tableau du *Christ au jardin des Oliviers* est ensuite affecté à l'église Saint-Paul-Saint-Louis (4^e) où il se trouve toujours. L'artiste en obtient le prêt pour la rétrospective qui lui est consacrée en 1855 dans le cadre de l'Exposition universelle et, constatant qu'il a souffert des conditions d'exposition dans l'église, il le fait restaurer et le retouche lui-même. D'autres interventions s'ajoutent sans que l'on en connaisse précisément la justification ni la chronologie. La restauration a été réalisée de juin 2017 à février 2018 par Aline Bérélowitsch et son équipe pour la Conservation des œuvres d'art religieuses et civiles (COARC), sous le contrôle scientifique et technique de la Conservation

régionale des monuments historiques d'Île-de-France (CRMH) et accompagnée par un comité scientifique. Les examens et analyses pratiqués ont permis de définir une méthodologie de nettoyage prudente et respectueuse des reprises qui pouvaient être de la main de l'artiste. Cette restauration a pu être réalisée grâce au mécénat de la Lazard Frères Gestion par l'intermédiaire de la Fondation pour la Sauvegarde de l'Art français.

Véronique Milande

S. Allard, C. Fabre, *Delacroix (1798-1863)*, Paris, 2018.

E. Delacroix, *Journal – 1822-1863*, Paris, 1996.

D. de Font-Réaulx, *Delacroix : la liberté d'être soi*, Paris, 2018.

D. de Font-Réaulx, M. Monfort, *Une lutte moderne, de Delacroix à nos jours*, Paris, 2018.

Arch. nat., Arch. des musées nationaux, sous-série P11 201447090/94.

Exposition, Paris, hôtel de Sens, bibliothèque Forney, 1972, *Œuvres d'art des églises parisiennes, restaurations récentes, 1967-1972*.

X. Salmon, *François Lemoine à Versailles*, cat. exp., Versailles, 2001, Paris, 2001.

Exposition, Paris, Petit-Palais, 2017, *Le Baroque des Lumières, chefs-d'œuvre des églises parisiennes au XVIII^e siècle* (notice de l'œuvre et bibliographie complète, p. 64).